

# MASSES HURLANTES ET CLIQUETANTES

**A** lors qu'à Liège les forts résistent encore, espérant l'arrivée in extremis des alliés français, le gros de l'armée belge se trouve sur la Gette. Seule la 4<sup>e</sup> division reste affectée à la protection de Namur, tandis que la 3<sup>e</sup> division, qui s'était illustrée durant la bataille de Liège, s'est aussi repliée en terre limbourgeoise, entre Diest et Hasselt. Dans la matinée du 12 août 1914, l'état-major belge, alors installé à Louvain, est informé de l'arrivée de troupes allemandes qui, en provenance d'Hasselt, se dirigent vers le village de Haelen où d'évidence elles tenteront de traverser la Gette. L'enjeu du combat est clair : éviter que les Allemands coupent la ligne de défense belge en deux. 4000 cavaliers, 2000 fantassins et 18 canons allemands se dirigent vers 2 400 cavaliers, 410 cyclistes et 12 canons belges. Le rapport de force est déséquilibré mais, à la tête des défenseurs, le lieutenant général de Witte opère

des choix stratégiques judicieux. Plutôt que de répartir ses forces de manière uniforme sur tous les points de passage de la Gette (une ligne longue de 14 km), il concentre ses soldats à Haelen. Il suit aussi les avis de deux jeunes officiers qui lui conseillent de faire combattre ses cavaliers pied à terre pour leur éviter d'être la cible trop facile des mitrailleuses allemandes. A l'avant-garde, il dispose ses carabiniers cyclistes pour accueillir les Allemands sous un feu nourri. Ils obtiendront le surnom de «Diables noirs» après ces combats.

Partie prenante à la bataille de Haelen, le colonel Baltia, chef d'état-major de la 1<sup>re</sup> division de cavalerie, écrit : «Bientôt des lueurs d'incendie apparaissent, c'est le signal donné par les reconnaissances allemandes pour annoncer aux leurs que nous sommes en travers de leurs projets. Là-bas, nos vaillants carabiniers cyclistes sont déjà au feu et défendent chèrement les positions qu'ils occupent : avec le

concours des pionniers-pontoniers cyclistes, ils ont fouillé la terre, approfondi les fossés, organisé les haies et les clôtures, barricadé les chemins et les routes, installé leurs fusils mitrailleurs aux endroits favorables et ils sont décidés à infliger un rude châtement à l'envahisseur. Dès qu'apparaissent les premiers escadrons de dragons et de hussards, la fusillade crépite ; l'ennemi, un instant, hésite ; puis, poussé par ses chefs, il se ressaisit et dirige sur nos petits cyclistes le feu de ses fusils, de ses mitrailleuses et de ses canons. Les lâches hobereaux qui les conduisent ou les poussent se font couvrir par d'innocents habitants qu'ils traquent devant eux, mais les carabiniers, bien dissimulés, ajustent froidement chaque coup de fusil et, chaque fois, un casque à pointe, un colback ou un schapska roule à terre, et un homme vêtu de gris s'écroule dans les moissons. «Nos diables noirs» reculent pas à pas, défendent chaque sillon, chaque buisson. (...)

» Et puis (...) l'avalanche des escadrons allemands surgit, et, dans un galop furieux, se précipite sur les fantassins, qui reçoivent le choc sans sourciller, à coups de feu et de baïonnettes. Les escadrons, entraînés par leur élan, poursuivent leur route et arrivent vers les lanciers belges, qui ont mis pied à terre, en arrière des cyclistes, et qui reçoivent la charge par un feu roulant à courte distance. Le galop de ces masses hurlantes et cliquetantes fait vibrer le sol, les longues lances acérées et tenues en arrêt semblent devoir renverser tout sur leur passage ; mais, à la première décharge des carabines de nos lanciers, aidés puissamment par les quatre fusils-mitrailleurs que dirigent avec sang-froid les lieutenants Scouvement et Ouverleaux, et de loin par le feu de trois escadrons du 1<sup>er</sup> guides, placés à droite du champ de combat, la masse pirouette et se désagrège.

» Les premiers escadrons sont suivis d'autres. Cette deuxième charge est reçue comme la première, la troisième comme la seconde. Sept charges successives sont ainsi écrasées. Le moment est tragique ; quantité de chevaux errant à l'aventure, fous de terreur et de douleur, rouges de sang, galopent éperdus ; quelques-uns d'entre eux viennent bousculer les chevaux haut-le-pied de nos lanciers ; la panique se propage parmi ceux-ci et, à un moment, un immense troupeau dévale dans la plaine, au milieu des coups de fusil et des éclatements secs des shrapnells. Stoïques, nos soldats rechargent leurs armes et s'apprêtent à repousser de nouveaux assauts, jetant à peine un regard de commisération aux cadavres amis et ennemis qui les entourent, aux blessés qui hurlent leurs douleurs. (...)

» Les chefs de la cavalerie allemande, reconnaissant l'inutilité de l'action à cheval, font cesser les charges et n'envoient plus contre nous que des cavaliers pied à terre, destinés à agir par le feu de leurs carabines et soutenus par leurs mitrailleuses. Ils s'avancent dans la plaine, rampant dans les blés, se terrant dans chaque repli du sol, s'abritant derrière chaque gerbe pour échapper au feu terrible de nos courageux et adroits cavaliers. Déjà six régiments de dragons, de hussards et de cuirassiers sont engagés et avancent péniblement, quand le secours de deux bataillons de chasseurs leur est envoyé.

» Notre artillerie, alors, entre en action. La première batterie à cheval,



Le colonel Baltia.

maniee par un chef énergique et sûr de lui-même, envoie avec précision ses obus et ses shrapnells sur les cavaliers et les fantassins qui inondent la plaine, et, en même temps, elle couvre de ses obus brisants le pont de Haelen et le village où s'entassent alors de nouveaux régiments de cavalerie accourus pour renforcer et soutenir leurs camarades. Sous la poussée du nombre, nos cavaliers tiennent difficilement, mais ne reculent cependant pas d'une semelle et donnent à notre infanterie le temps d'arriver.

(...) Il est 15 heures quand enfin apparaissent les premiers secours : trois bataillons du 4<sup>e</sup> de ligne et deux du 24<sup>e</sup>, accompagnés d'un groupe d'artillerie, partis de Hautem-Sainte-Marguerite à 10 heures et demie.

» (...) La bataille, quand le soleil descend à l'horizon, semble encore indécise. A ce moment, nos artilleurs observent un mouvement de recul de la ligne ennemie qui, sous la poussée de notre infanterie, commence à refluer vers le pont et le village de Haelen. Aussitôt, ils font feu de tous leurs canons vers le couloir où s'engouffrent les fuyards ; ceux-ci entraînent, malgré les efforts et les menaces des officiers, les régiments de cavalerie arrivant encore à la rescousse. La fuite, à la nuit tombante, dégenère en une débânde folle qui ne s'arrête qu'à Hasselt et à Herck-Saint-Lambert, où les troupes battues se fortifient hâtivement pour s'opposer à toute poursuite éventuelle.» <sup>(1)</sup> ■

<sup>(1)</sup> C. Buffin, «La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants», Plon, Paris, 1916.



Après la bataille de Haelen...



Quelques-uns des héros belges qui infligèrent de lourdes pertes à l'armée allemande.





# LE VOILE DES TÉNÈBRES

**A** Haelen, le 12 août 1914, la victoire a été au rendez-vous pour les Belges (lire page 94 et 95). Mais le sang a beaucoup coulé : 3 000 tués côté allemand, 1 100 côté belge. Mille deux cents Allemands sont aussi fait prisonniers. Comme l'écrit le colonel Baltia, les jours de guerre ne sont jamais beaux, même ceux où l'on gagne une bataille. A ce moment de son récit, les Allemands viennent de fuir vers Hasselt. L'officier écrit : « Des corbeaux jettent leur croassement lugubre dans la nuit, presque noire déjà. La galopade des chevaux effarés et éperonnés cruellement par leurs cavaliers martèle le pavé. Sous la pluie incessante de projectiles belges, les dix régiments allemands, magnifiques le matin, ne forment plus qu'une cohue désordonnée qui foule aux pieds les fantassins, les morts et les blessés et abandonne les officiers et les généraux. A l'autre extrémité du champ de bataille, nous entendons s'élever les chants de victoire des troupes belges qui saluent leur premier fait d'armes. (...) Peu à peu, le champ de bataille devient muet, le voile des ténèbres, du deuil et de la terreur couvre cette terre où tant d'hommes jeunes qui, hier encore, souriaient à la vie, dorment de leur dernier sommeil, ou gémissent de douleur, abandonnés. Le silence nocturne qui suit ce vacarme infernal semble plus profond que jamais ; les étoiles qui déjà scintillent et la lune qui brille de tout son éclat font un contraste saisissant avec les horreurs dont nos yeux sont encore pleins. (...) »

» Le lendemain, il fait déjà grand jour quand nous nous reportons en avant, vers Haelen. Un mouvement intense règne à Loxbergen ; les autos, les ambulances amènent constamment leur charge de blessés à l'infirmerie, installée dans l'école. (...) Le cœur le plus endurci est prêt à chavirer au spectacle de ces torsos nus que la douleur étirent, de ces membres mutilés, de ces bras tordus et de ces regards suppliants au milieu des linges et des bandages, parmi les bottes, les équipements, les armes jetées en tas dans un coin (...) Au sortir de cet antre de douleur, nous éprouvâmes une sorte de soulagement à nous retrouver à l'air libre, mais nous sommes bientôt resai-

sis par le spectacle du champ de bataille. Devant l'église du petit village gisent, déjà couverts de poussière, des cadavres de chevaux, des voitures renversées, de la paille piétinée, des restes de nourriture et de feux, le chaos infâme que laisse une armée derrière elle. A la limite du village, sur le chemin de Haelen, nous voyons les premiers cadavres d'Allemands, la face tuméfiée, les membres crispés, couchés dans les positions les plus diverses et les plus surprenantes. Voici un cuirassier tenant encore en mains un chargeur muni de ses cartouches ; plus loin, un dragon, couché la face contre terre, une jambe repliée en arrière. Nous arrivons à la petite ferme que l'on se disputa toute la journée ; la maison est éventrée à coups d'obus, la grange réduite en cendres. Les porcs, en liberté, rôdent autour de cette ruine. A mesure que nous avançons vers Haelen, le nombre de cadavres augmente. A l'endroit où le choc entre tirailleurs a eu lieu, une ligne presque continue de cadavres allemands et belges montre quel fut ici l'acharnement des deux partis. Un officier du 24<sup>e</sup> de ligne et un officier de dragons sont là côte à côte. Quel est celui qui a vu mourir l'autre ? Quel drame cache le voisinage de ces deux corps ?

» A Haelen, le drame est poignant : la plupart des maisons montrent des trous béants et des murs déchiétés. La rue est couverte de débris de toutes sortes. Des centaines de chevaux gisent, têtes fracassées, ventres ouverts, reins brisés. Et sur tout cela, se répand une odeur nauséabonde qui étire la gorge. Des habitants dévoués ont déjà enterré les morts dans de grandes fosses creusées près du village et ils commencent à évacuer les cadavres des chevaux. Ici, à l'angle de la rue, un caisson et un canon ont été abandonnés, roues cassées ; plus loin, un autre caisson encore rempli de munitions et qu'il faudra noyer dans la petite rivière ; là, dans un large fossé, un cadavre de cheval recouvre en partie le corps d'un officier de dragons, dont la tête seule est visible et émerge de l'eau croupissante.

» (...) Au retour, nous parcourons le sentier tragique où nos indomptables cyclistes résistèrent héroïquement : les vélos brisés, les cadavres de nos "diables noirs" et de leurs ennemis attestent leur vaillance et le mal qu'ils firent à ces cava-



© Library of Congress - Washington

liers allemands, particulièrement à ceux du 17<sup>e</sup> dragons, régiment d'élite, composé de la fleur de la noblesse du Mecklembourg. Plus loin, nous rencontrons des soldats portant sur une échelle un sous-officier de lanciers blessé au genou. Il nous raconte, le sourire aux lèvres : "J'ai

passé une nuit terrible, blessé, couché dans un champ de betteraves, à côté d'un sous-officier allemand blessé aussi qui, après m'avoir injurié, me tira trois balles de revolver, puis se logea la dernière dans la tête. Il est encore là dans ce champ."

» Comme ce chemin de retour nous

parut long ! Nous aurions voulu fermer les yeux ! Nous songions aux mères, aux sœurs, aux familles de tous ceux que nous venions de voir là, morts pour leur Patrie, victimes d'un despote sanguinaire, brutal et parjure. Pensées affligeantes qui jetèrent un voile sombre sur

les sentiments de fierté que faisaient naître en nous le souvenir de notre première victoire. » <sup>(1)</sup> ■

<sup>(1)</sup> C. Buffin, « La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants », Plon, Paris, 1916.

Une image rare du combat de Haelen. Les jours de guerre ne sont jamais beaux, même ceux où l'on gagne une bataille.